

LADY HELEN



LE CHARMÉ
DES
MAUVAIS
JOURS

OFFERT

ALISON GOODMAN

LADY
HELEN

LE CHARME
DES
MAUVAIS
JOURS

Alison Goodman

LADY
HELEN

LE CHARME
DES
MAUVAIS
JOURS

Traduit de l'anglais
par Philippe Giraudon

GALLIMARD JEUNESSE

Titre original : *Lady Helen – Lusus naturae*

© Alison Goodman, 2016, pour le texte
© Gallimard Jeunesse, 2016, pour la traduction française

Le Londres de la Régence, 30 avril 1812
Palais de Saint-James

Lord Carlston observa le salon d'apparat bondé, en concentrant son corps entier pour surprendre le moindre geste ou la moindre expression anormale dans cette foule humaine. C'était la première cérémonie officielle de présentation à la reine depuis que la folie s'était emparée du roi, deux ans plus tôt, et Carlston était certain que la tension qui vibrerait dans l'assemblée avait tenté au moins l'une de ces créatures. Elles étaient attirées par toute excitation violente – l'énergie sexuelle en premier lieu, mais la peur et l'impatience pouvaient faire aussi bien l'affaire.

Bien qu'il se fût placé devant l'énorme cheminée de marbre, le meilleur endroit pour surveiller la pièce, il lui serait presque impossible de repérer un faux pas au milieu de cette effervescence humaine. Tout était en mouvement : les robes à panier se

balançaient, les plumes d'autruche s'agitaient sur les chevelures des dames, les éventails dessinaient des courbes dans l'air humide, les chambellans s'élançaient au milieu de la foule, où chacun multipliait saluts et révérences. Mais Carlston gardait patience. Si quelqu'un commettait un faux pas, il le verrait.

Ce fut un instant d'immobilité insolite qui attira son attention. Un homme guère plus âgé que lui – il avait vingt-six ans – se tenait dans un endroit ensoleillé, près de la fenêtre donnant sur les jardins royaux. Vêtu d'un habit bien coupé en soie verte, une épée de cérémonie à la taille, il avait des cheveux blond filasse brossés en avant, une coiffure *à la Brutus** plutôt réussie. L'espace d'un instant, son visage anguleux fut complètement inexpres-sif. Puis il s'anima de nouveau, arborant un sourire bien humain. Un Abuseur. Carlston en eut aussitôt la conviction.

Ses orteils se crispèrent machinalement, son corps se tendit en avant, prêt au combat. Mais il ne pouvait rien faire lors d'une réception royale. En outre, s'il était ici, c'était pour rencontrer et mettre à l'épreuve la jeune fille, pas pour affronter des Abuseurs.

* Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Il se força à se détendre de nouveau tout en observant les compagnons de la créature. Tous humains et inconscients, bien entendu. Mais il y avait quelque chose d'autre dans l'inconnu... Son port de tête semblait familier à Carlston. Il fronça les sourcils. L'aurait-il déjà rencontré ? Il crispa nerveusement ses doigts, troublé par ce trou de mémoire.

– Elle est debout avec sa tante, près de l'urne bleue. Je ne la voyais pas vraiment ainsi, mais il est vrai que j'ignore ce qu'on recherche exactement dans une Vigilante.

En entendant la voix basse et ironique à côté de lui, Carlston esquissa un sourire malgré son agitation. Voilà plus de trois ans qu'il n'avait pas entendu cette voix. Pourtant, au lieu de se tourner aussitôt vers l'homme qui venait de parler, il observa celle qui faisait l'objet de sa remarque : une jeune fille trop grande, à l'autre bout de la pièce, paraissant mal à l'aise dans la robe à panier démodée qu'on exigeait encore pour être présentée à la reine. Lady Helen Wrexhall. Tous ses espoirs se concentraient sur elle.

Au premier regard, cette petite était décevante. Ses cheveux bruns, coiffés en hauteur pour maintenir en place les plumes d'autruche réglementaires, n'avaient rien de remarquable, et ses yeux marron étaient assez brillants mais sans feu particulier. En

revanche, elle avait un menton très décidé. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle avait dix ans, mais il ne restait pas grand-chose de cette enfant pleine de douceur dans le visage à l'ossature hardie de la jeune fille de dix-huit ans. Ce n'était certes pas une beauté classique aux rondeurs généreuses, comme le voulait la mode, mais elle avait beaucoup d'allure. Elle n'était pas dépourvue d'humour, de surcroît, à en juger par le sourire qu'elle réprima en voyant sa voisine manquer renverser un gandin en le heurtant avec son propre panier ridicule. Oui, son sourire était sagace, intelligent, et non sans charme. Il lui rappelait Élise.

Carlston baissa la tête, en attendant que passe l'accès de chagrin qu'avait provoqué le souvenir de sa défunte épouse. Apparemment, elle allait le hanter à tout instant dans ce maudit pays.

– Dans ce cas, il est heureux que je sache ce que nous recherchons, dit-il en se tournant enfin vers George Brummell.

– Milord.

Le salut du Beau était aussi élégant que sa veste de velours bleu toute simple et sa culotte de soie blanche. Bien que broderies et dentelles fussent encore de rigueur à la cour, il n'arborait aucun ornement.

– Je suis vraiment ravi de vous revoir, William.

Carlston inclina la tête.

– Moi aussi, George.

Le visage et les manières de son ami n'avaient pas changé. Il était toujours aussi sardonique et impeccable, de ses cheveux blonds et frisés jusqu'au cuir noir de ses chaussures à boucle. Carlston savait qu'il n'en allait pas de même pour lui, tant les années avaient mis son âme à rude épreuve. Le chagrin et la colère se lisaient dans les rides de son visage.

Le salon d'apparat était maintenant si rempli d'invités que certains des nouveaux arrivés avaient été repoussés contre la longue rangée de fenêtres aux rideaux de velours rouge. Le soleil de l'après-midi faisait étinceler les satins, les broderies d'argent et les grappes de diamants. Toutefois, malgré la chaleur de cette cohue parfumée, un large espace vide entourait Carlston. Chaque regard qu'il croisait était chargé d'une froide aversion ou d'une curiosité stupéfaite. L'homme qui avait tué son épouse était de retour, tel un loup menaçant au milieu du troupeau virginal de ces agnelles en tulle blanc constellé de paillettes.

– Même au bout de trois ans, le fils prodigue n'est pas le bienvenu, observa-t-il. Êtes-vous certain d'avoir envie de rester à mon côté ?

Brummell ricana tout bas.

– C'est moi qui donne le ton, William, pas eux.

Devant la vérité de cette réflexion de son ami, Carlston s'inclina légèrement. Même le prince régent n'avait pas plus d'influence que Beau Brummell sur la mode et la vie mondaine.

– Prinny m'a invité au théâtre avant-hier, et j'ai été invité ici ce soir. Grâce à vous ?

George hocha la tête.

– Je n'ai pas eu à pousser beaucoup Son Altesse Royale. À sa façon, il vous a toujours soutenu.

– Vous avez su veiller à sa sécurité.

– Hélas, sa sécurité ne l'empêche pas de porter encore ces horribles gilets brodés.

L'éclat de rire de Carlston lui valut un regard hostile d'un vieil homme en uniforme rouge à côté de lui. Il se rappelait que cet homme avait été jadis un ami de son défunt père, le cinquième comte de Carlston. Le vieillard secoua la tête en chuchotant une remarque à son compagnon. Malgré le vacarme des conversations stridentes, l'ouïe de Vigilant de Carlston lui permit d'entendre le mot « meurtrier ». Il avait beau n'avoir jamais été inculpé officiellement, ses compatriotes avaient pris les devants et l'avaient condamné dans les gazettes, les clubs et les réunions mondaines.

Bon sang, pourquoi était-il revenu ? Même si Bonaparte continuait de mettre l'Europe à feu et à sang, au moins le continent était-il propice à

l'anonymat. Mais il savait bien pourquoi il était revenu, et il ne pouvait esquiver son devoir. Sa responsabilité.

Une nouvelle fois, il jeta un coup d'œil à son devoir. Lady Helen parlait à sa tante, une dame dotée comme elle d'un corps mince et d'un visage anguleux, qui les avait recueillis à la mort de leurs parents, elle et son frère. Cela faisait dix ans que le comte de Hayden et son épouse s'étaient noyés au large de la Cornouaille, sans qu'on ait jamais retrouvé leurs corps, mais Carlston pleurait encore la perte de lady Catherine, l'une de leurs meilleures Vigilantes. Il était désolé qu'une femme aussi honorable soit morte déconsidérée, son nom souillé par l'étiquette de traîtresse.

Il espérait – il espérait éperdument – que les talents de Vigilante de lady Catherine soient apparus également chez sa fille. Elle avait déclaré un jour que la petite Helen était d'une intelligence en avance sur son âge, mais fallait-il en déduire que l'enfant était une Vigilante ?

Carlston se sentait oppressé, car il savait combien c'était peu probable. Ces talents étaient un *lusus naturae*, un caprice de la nature, non un patrimoine héréditaire. Il en était lui-même la preuve. Bien qu'aucun de ses ancêtres n'ait reçu un tel fardeau en partage, il possédait une force et des

réflexes surhumains, une puissance meurtrière. Quelle responsabilité ! Il y avait si peu de Vigilants en ce monde pour faire respecter le Pacte incertain conclu entre les humains et les Abuseurs. Seule la possibilité que lady Helen fût une Vigilante l'avait convaincu de revenir. En tant que Vigilant, il pourrait la former. Si telle était la volonté de Dieu. Rien d'autre n'aurait pu le ramener en Angleterre.

Elle le regarda soudain par-dessus son épaule, les yeux brillants de curiosité. À quoi devait-il cette attention ? Peut-être avait-elle déjà une ouïe plus développée que la normale.

Il se renfrogna. Au lieu de s'abandonner à l'espoir, il ferait mieux de s'assurer de la réalité. Bien entendu, si elle était une héritière directe, ce cas exceptionnel poserait une foule de problèmes nouveaux. L'arrivée d'une telle héritière pourrait être l'indice de la présence d'un Abuseur Suprême, un ennemi encore plus puissant à combattre. Qu'elle fût ou non une Vigilante, ils étaient dans un beau pétrin.

La tante avait remarqué l'intérêt qu'il portait à sa nièce. Elle lui tourna le dos, révélant ainsi, tant le corsage de rigueur de sa robe mauve était décolleté, des omoplates osseuses qui évoquaient des ailes déployées. Son attitude était courageuse, étant donné qu'il était au côté de Brummell, le seul

homme capable d'anéantir une position mondaine rien qu'en fronçant les sourcils. Cependant, elle pouvait bien le snober, il n'en était pas moins son cousin par alliance. Cette parenté lui serait utile pour approcher la jeune fille. Dans quelques instants, la vieille chouette allait devoir faire bonne figure à ce parent particulièrement indésirable.

La pensée de son embarras le remplit brièvement d'un amusement ironique. Il le réprima aussitôt, car il n'avait aucune admiration pour la *schadenfreude*.

– Avez-vous eu des nouvelles de notre génie littéraire ?

– J'imagine que vous voulez parler de Byron.

– Carlston redressa le *chapeau-bras** glissé sous son bras. Le port de ce bicorné plat était l'une des exigences les plus irritantes de la cour, de même que les débauches de dentelle et de velours. L'épée de cérémonie, au moins, avait son utilité. Même si l'arme en céramique qu'il portait à la taille ne correspondait pas tout à fait aux intentions de Sa Majesté, elle pourrait transpercer le cœur d'un Abuseur, en cas d'affrontement.

– Oui, le chéri de ces dames...

Brummell porta à ses yeux son monocle à la magnifique monture d'émail bleu pour observer un jeune homme habillé en jaune canari.

– ... et d'un nombre surprenant de messieurs.

Caro Lamb est tellement folle de lui qu'elle n'essaie même pas de cacher ses sentiments à son mari ni à la bonne société. Où qu'il aille, lord Byron est *fêté**. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Et cet idiot vaniteux ne cesse de quêter plus d'adoration.

– Il ne peut guère se douter des conséquences, répliqua Carlston.

Malgré l'espace vide autour d'eux, la chaleur était toujours suffocante. Il remua ses épaules en sentant la toile humide de sa chemise se coller à la blessure presque cicatrisée balafrant son dos – une brûlure récente, due au fouet énergétique d'un Abuseur.

– Sommes-nous d'ores et déjà en danger ? Sont-ils en train de se regrouper ?

– C'est possible. Nous avons beau être dépourvus de votre talent pour les dénicher, William, nous savons qu'ils se rapprochent. Il règne une hystérie incroyable autour de lord Byron, et ils s'en délectent. Ils ont déjà provoqué deux rixes, qui ont fait un mort.

– Dans ce cas, il faut faire garder Byron. Nous ne pouvons tolérer qu'on mine son énergie. Nous devons trouver un moyen d'affaiblir l'hystérie qui pousse tant de gens vers lui.

George porta de nouveau son monocle à son œil et inspecta la pièce du regard. Même lui avait le front légèrement en sueur, tant on manquait d'air.

– Connaissent-ils l'existence de notre jeune espoir ? demanda-t-il. Tentent-ils de l'approcher, elle aussi ?

– Pour l'instant, je crois en avoir repéré un seul. Le blondin à la mode près de la fenêtre du bout.

D'un signe de tête presque imperceptible, Carlston attira l'attention de son ami sur l'homme aux cheveux blond filasse.

– Reste à savoir s'il est ici pour lady Helen ou pour ses propres affaires.

À cet instant, l'homme tourna la tête et les regarda. Ce regard prolongé, scrutateur fut suivi d'un sourire empreint d'une complicité insupportable.

D'un coup, Carlston le reconnut. Il savait où il avait vu cette créature : à Southampton, où son bateau avait accosté voilà quatre jours. Il avait aperçu en passant le même sourire au seuil d'une taverne. Et il aurait parié que ce n'était nullement par inadvertance que l'inconnu avait brièvement renoncé à son expression humaine, un moment plus tôt.

Il s'agissait peut-être d'un assassin. Curieux assassin, dans ce cas, qui se montrait hardiment et attirait lui-même l'attention de sa cible. Sans doute s'intéressait-il plutôt à la jeune fille. Mais que pourrait-il faire en ces lieux ? S'il passait à l'acte, il arriverait ce que les deux camps s'efforçaient d'empêcher, à

savoir que la population découvre l'existence des Abuseurs.

Cette étrange collaboration des camps adverses était officialisée par le Pacte, qui était comme un accord de survie mutuelle. George trouvait peut-être que lord Byron déclenchait l'hystérie, mais ce ne serait rien auprès de la tourmente qui se déchaînerait si les gens apprenaient que des Abuseurs vivaient parmi eux. Chacun se livrerait à la chasse aux démons, et tout le monde serait un démon potentiel. La peur panique que les foules inspiraient au gouvernement, peur née de la Terreur en France et ravivée par les dernières émeutes des Luddites à Nottingham, ne ferait qu'ajouter au chaos et au carnage.

– Savez-vous qui est cet homme, George ?

– C'est un Polonais, le comte Piotr Solanski, bras droit de l'ambassadeur.

George connaissait son nom et sa situation, naturellement. Il connaissait tout le monde et savait tout ce qui se passait dans la bonne société. C'est pourquoi il était si précieux pour le Club des mauvais jours.

– A-t-il de la famille chez nous ?

– Non, aucun ancêtre anglais. Jonathan a établi qu'il n'avait que deux rejetons, des bébés vivant tous deux dans ce pays.

Carlston poussa un grognement. Il était malaisé de dresser la liste des enfants légitimes ou non d'un Abuseur, mais sir Jonathan Beech était un pisteur plein de zèle. Ses erreurs étaient rares, surtout depuis le désastre d'Exeter, cinq ans plus tôt.

Solanski leva le menton avec insolence sous le regard de Carlston. L'homme avait beau sembler n'avoir qu'une trentaine d'années, la créature qui l'habitait devait être arrivée depuis des siècles, ainsi que toutes ses pareilles. Comme elles, elle avait vécu en prédateur, en s'emparant des corps de ses propres rejetons humains.

Toutefois, cet Abuseur n'avait que deux enfants. Une progéniture aussi réduite était insolite.

De nouveau, Carlston sentit monter en lui son énergie combative, prête à exploser d'un instant à l'autre. S'il réveillait l'âme des enfants, en les rendant pleinement humains, il pourrait détruire cet Abuseur. Il ne lui arrivait que rarement de pouvoir causer ainsi la *Mors ultima*, la fin définitive d'un Abuseur. Et il était facile de réveiller l'âme d'un bébé, car il ne manifestait pas encore les instincts transmis par son géniteur non humain.

Carlston pressa légèrement la main sur sa douce manche de velours, sentant un dernier point sensible à l'endroit d'une balafre presque guérie entre son poignet et son coude. C'était un souvenir

laissé par la progéniture d'un Abuseur, dont il avait réveillé l'âme à Calais une semaine plus tôt : une fillette de sept ans, fille d'une prostituée, rendue déjà méchante par la trace énergétique laissée en elle par son géniteur. Extraire cette trace de son esprit avait été difficile. La fillette lui avait entaillé le bras avec la pointe d'un bougeoir, alors qu'il se battait pour lui arracher la trace énergétique. Il avait pourtant fini par réveiller pleinement l'humanité de l'enfant. Elle avait désormais une âme intacte, et un corps dont son géniteur ne pourrait plus s'emparer pour sa prochaine vie.

Malgré tout, Carlston savait qu'elle n'était que l'un des nombreux rejetons de cette créature. L'Abuseur en question avait engrossé des prostituées dans toute la France, et il avait de nombreux autres enfants dans lesquels il pourrait s'installer à la mort de son corps actuel. Il avait implanté dans tous ces malheureux l'étincelle d'énergie qui lui permettrait de pénétrer leur chair. Carlston serra son bras avec une force redoublée, tentant de contenir l'ardeur guerrière déferlant dans ses veines.

– Y a-t-il des Abuseurs dans la pièce, en dehors de Solanski ? demanda George.

– Aucun autre ne s'est montré.

– Votre œil infallible nous a manqué, William. Sans vous, nous n'avons pas eu la tâche facile.

Brummell effleura fugitivement l'épaule de Carlston.

Le réflexe du Vigilant fut foudroyant. Ils baissèrent tous deux les yeux sur le petit couteau au manche noir qu'il avait à la main. La pointe de la lame de verre se pressait légèrement contre la soie blanche du gilet de George. Il suffirait que Carlston appuie un peu, et elle transpercerait le cœur de son ami. Il sentait presque ses pulsations affolées à travers le couteau.

Pour les autres assistants, il s'était simplement penché vers Beau Brummell pour lui chuchoter quelques mots, en posant la main sur son épaule.

– J'aurais plutôt choisi un manche en ivoire pour la circonstance, déclara George.

Malgré sa nonchalance affectée, Carlston entendit sa voix trembler.

Quelques années passées loin de la bonne société avaient exacerbé la férocité de Carlston. À moins que ce ne fussent les prémisses de la folie ? Si un Vigilant sauvait trop de rejetons d'Abuseurs, en accueillant dans son âme trop de traces énergétiques, il finissait par perdre la raison. Non, il ne pouvait s'agir de la folie. Avant une telle éventualité, il avait encore devant lui des années à réveiller les âmes.

– Pardonnez-moi, George.

Il recula et glissa le couteau dans sa manche, jusqu'au moment où il sentit le contact rassurant du mécanisme silencieux refermant la lame.

– À ce que j'entends, vous vous en êtes bien tirés sans moi.

Brummell le regarda dans les yeux. Une expression lourde de reproches se peignit un instant sur son visage.

– Pas aussi bien que si vous aviez été là. Benchley n'est plus le chef qu'il était, William. J'ai appris qu'il réveillait de nouveau des âmes. Et il semblerait qu'il n'en sorte pas indemne...

George avait-il senti sa peur de la folie ? Non, c'était impossible. Pourtant, voilà qu'il lui racontait que ce sort funeste attendait Benchley, le mentor de Carlston, le Vigilant qui avait été davantage un père pour lui que l'homme auquel il devait le jour et dont il n'avait guère pleuré la mort.

– Cela me paraît improbable, répliqua-t-il sèchement. Benchley m'a donné sa parole qu'il ne le ferait plus. En outre, il a conscience du danger qui le guette s'il continue. Il ne mettrait pas en péril sa santé mentale.

– Je sais que vous n'avez qu'une parole, William, dit Brummell en baissant la voix. Mais cela ne signifie pas qu'il en aille de même pour tout le monde autour de vous. J'ai entendu des histoires

troublantes. Et il est indéniable que Benchley n'a pas été à la hauteur en tant que chef. Comme il n'a pas su maintenir l'unité des Vigilants, Pike, le fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, est intervenu.

– Pike ?

Le fonctionnaire, pour le coup, était dépourvu de tout honneur.

– Oui, et vous imaginez bien que les calculs politiques et son propre pouvoir l'intéressent plus que le maintien du Pacte.

Carlston voyait parfaitement où son ami voulait en venir.

– Je ne compte pas rester, George, l'avertit-il.

– Mais si lady Helen est comme sa mère ? Vous resterez, dans ce cas ?

– Vous savez qu'il est peu probable qu'elle possède les talents de lady Catherine. Son frère n'en a pas hérité.

Brummell fit une moue indiquant qu'il n'était pas moins déçu que lui.

– Et il n'a pas assez d'étoffe pour se joindre à nous.

Carlston approuva de la tête. Andrew Wrexhall, l'actuel comte de Hayden, était un jeune homme plutôt agréable, mais la ruse et la discipline lui faisaient défaut.

– Vous resterez donc si lady Helen répond à nos

attentes ? Autrement, vous vous remettrez à chercher Élise ?

– Oui.

– Élise n'est plus de ce monde, mon ami.

Aux yeux d'un observateur naïf, Brummell arborait son expression sardonique habituelle, mais Carlston vit qu'elle se faisait imperceptiblement suppliante.

– Il n'y a aucune preuve qu'elle soit encore vivante. Vous ne pouvez rien à ce qui est arrivé. Nous avons besoin de vous ici.

Certes, il n'existait aucune preuve. Cependant, il avait trouvé l'alliance d'Élise, une chevalière en rubis, sur le sol maculé de sang de la chambre. La face intérieure de la chevalière était gravée d'un *W* et d'un *E* entrelacés. *WE*... « nous », toujours ensemble. Ce petit jeu de mots, une sottise et une joie partagée. Pourquoi avait-elle retiré son alliance ? Il tendit ses doigts nus, sentant le fantôme de sa propre alliance qu'il ne portait plus.

Solanski était sorti de son immobilité. Carlston le regarda saluer ses compagnons puis s'avancer lentement au milieu des groupes de jeunes femmes attendant avec leurs accompagnatrices d'être appelées dans la chambre du Grand Conseil, où se trouvait la reine Charlotte. L'homme souriait de nouveau. De plaisir, cette fois. Avec quelle volupté il devait

s'impregnent de l'impatience excitée des femmes, se baigner dans les flots d'énergie de leurs corps corsetés, trempés de sueur. Il ne tarderait pas à être gorgé de puissance, plus dangereux que jamais.

George avait fixé de nouveau son attention sur la jeune fille.

– Et si elle est telle que nous le souhaitons mais refuse de se joindre à nous ? Que ferons-nous, si elle n'a pas le courage nécessaire ?

– Dans ce cas, elle ne sera plus qu'un fardeau inutile.

Carlston regarda son ami, comme pour le défier de le juger.

– Vous savez qu'elle sera une cible pour eux. Il ne faut pas qu'ils aient accès à l'énergie d'une Vigilante.

– Nous en sommes donc là ? Nous éliminons aussi des innocents ?

– J'ai une certaine pratique dans ce domaine.

Carlston réussit à parler d'une voix impassible, malgré le dégoût qu'il éprouvait pour lui-même.

– Au nom du ciel, mon vieux !

– Le ciel n'a rien à voir là-dedans, je pense que nous pouvons le dire sans risque d'erreur.

Pourtant, s'il avait encore le droit de prier, il prierait pour que lady Helen soit la digne fille de sa mère, aussi douée, courageuse et prête à braver la bonne société que lady Catherine. Deux âmes

pourraient alors être sauvées : celle de la jeune fille et la sienne. Si du moins il restait assez de grâce dans son âme pour qu'il puisse être sauvé.

George secoua la tête.

– William, si nous nous sommes trompés pour ce jeune homme à Exeter, c'est autant la faute de sir Jonathan que la vôtre. Vous ne pouvez vous juger seul responsable de sa mort.

Carlston leva la main pour faire taire les protestations de Brummell.

– Je crois que notre ami se dirige vers lady Helen. Nous ne pouvons le laisser faire. Présentez-moi à sa tante, George. Il est temps de commencer.

Brummell se fraya un chemin avec autorité à travers la pièce bondée, tantôt effleurant une épaule, tantôt saluant en s'inclinant, voire en s'armant de son monocle face à une lady Pembroke particulièrement intransigeante. Carlston ne quittait pas des yeux leur objectif, sans prendre garde aux murmures accompagnant leur progression, mais en guettant toujours du coin de l'œil Solanski qui s'avavançait lentement de leur côté.

Remarquant leur approche, la tante serra l'avant-bras ganté de la jeune fille pour l'avertir. Si la situation avait été moins grave, Carlston se serait énormément amusé en voyant sur le visage

de la douairière la joie d'être distinguée par Brummell le disputer à la consternation qu'il eût un tel compagnon.

Elle répondit au salut de George par une inclination de la tête qui fit trembler son panache de longues plumes d'autruche mauves. Bien qu'elle ait recouru avec générosité à l'eau de lavande, celle-ci ne pouvait masquer entièrement de robustes effluves de poudre, de peau moite et de graisse de coiffeur.

– Mr Brummell, quel plaisir de vous revoir.

– Je suis toujours charmé de vous voir, milady.

S'inclinant derechef, George fit les présentations avec un geste élégant de la main.

– Lady Pennworth, puis-je vous présenter le comte de Carlston.

Elle inclina la tête en un salut glacé.

– Lord Carlston.

– Milady, dit le comte en inclinant la tête à son tour.

À côté de la vieille chouette, la jeune fille serra les doigts sur un objet glissé dans son éventail. La manœuvre était habile, mais il avait l'habitude des subterfuges. Elle cachait quelque chose. Se livrait-elle à quelque contrebande le jour où elle devait être présentée à la reine? Sa mère lui aurait-elle légué un peu de son audace et de son esprit d'initiative,

finalement ? Mais peut-être se raccrochait-il au moindre indice.

S'efforçant visiblement d'être aimable, la vicomtesse lança :

– Ma chère, permets-moi de te présenter le comte de Carlston et Mr Brummell. Messieurs, voici ma nièce, lady Helen Wrexhall.

Tandis que la jeune fille faisait une révérence, Carlston l'examina, intrigué de voir qu'elle l'observait avec non moins d'attention. Si maîtresse qu'elle fût de son expression, elle était manifestement prise de court par le visage impassible du comte. Elle était habituée à percer à jour les gens sans difficulté. Il s'efforça d'espérer que c'était un premier signe de sa nature de Vigilante.

– Lord Carlston, dit-elle.

Elle se redressa, en réussissant à ne pas trop faire osciller le panier de sa robe. Son regard distant se tourna vers George.

– Mr Brummell. Je suis ravie de faire votre connaissance.

Elle était grande pour une femme. Elle dépassait le menton de Carlston, alors que la plupart des femmes, et une bonne partie des hommes, arrivaient nettement en dessous. Cela pourrait constituer un avantage, s'ils en venaient à s'entraîner à l'épée et au couteau.

– Je suis moi-même enchanté, lady Helen, déclara-t-il, d'autant que nous sommes parents.

– Ce n'est qu'une parenté lointaine, déclara lady Pennworth en pinçant les lèvres.

– Mais irréfutable, répliqua-t-il en esquissant son sourire de comte.

La tante fut réduite au silence.

George se racla la gorge pour avertir son compagnon que Solanski approchait. Carlston regarda dans sa direction. Il n'était qu'à mi-chemin de la pièce et devait encore traverser la partie la plus compacte de la foule. Malgré tout, George avait raison. Ils allaient devoir l'intercepter bientôt.

Se retournant vers la jeune fille avec un sourire, il s'attaqua à son point faible le plus évident.

– Lady Helen, j'ai remarqué que votre éventail était un vernis Martin.

Il en avait un jour offert un de ce genre à Élise. La couche de laque sur les baguettes peintes était caractéristique de l'artisan. En l'entendant, la jeune fille serra la mâchoire et effleura du doigt sa gorge moite où la peau rougissait. Décidément, elle cachait quelque chose. Et elle avait aussi un peu peur de lui.

– Je m'y connais très bien en éventails, ajouta-t-il.

– Vraiment, milord ? En éventails ?

Sa main s'était crispée sur le sien.

– Et avez-vous souvent l'occasion de vous en servir ?

Carlston vit l'épaule de George frémir lorsqu'il réprima un éclat de rire.

La tante lança à sa nièce un regard sévère.

– Voyons, ma chère Helen, je suis sûre qu'il s'agit d'un simple intérêt chez lord Carlston.

– C'est exact, milady, mentit le comte. Me permettrez-vous d'examiner votre éventail, lady Helen ?

– Il n'a rien que de très ordinaire, lord Carlston, dit-elle avec un sourire délicieusement faux. Il ne saurait intéresser un expert tel que vous.

– Un vernis Martin n'est jamais ordinaire, lady Helen.

Il tendit la main.

Elle le regarda en face, mais ne bougea pas. Quel regard, dans ces yeux marron ! On y lisait à la fois une obstination inflexible et la peur d'un animal traqué. Il fut presque tenté de se raviser pour lui éviter cette épreuve.

– Helen, montre ton éventail à lord Carlston, ordonna la tante.

– Je ne puis croire que vous soyez sérieux, lança la jeune fille en tentant de prendre un ton badin. Je suis sûre que c'est une plaisanterie.

Elle possédait un certain charme naturel, mais

elle devrait davantage le mettre en valeur pour se montrer aussi efficace que sa mère.

– Vous saurez que je suis toujours sérieux, lady Helen, déclara-t-il.

– Montre-le-lui, ma chère, souffla la tante avec un signe de tête éloquent.

Le message était clair : « Montre-lui cet éventail que nous soyons débarrassées de cet homme. »

Il mit à profit cette petite diversion pour jeter un coup d'œil sur Solanski. Ce dernier était toujours à mi-chemin de la pièce, retenu au côté de lady Conyngham. Il en aurait au moins pour quelques minutes. La célèbre beauté ne tolérerait pas qu'il se montre expéditif dans ses témoignages obligés d'admiration.

Lady Helen hésitait encore. Carlston tendit la main avec insistance, ne lui laissant d'autre choix que de se montrer d'une impolitesse impardonnable ou de s'exécuter.

Elle lui tendit l'éventail fermé d'un air de défi, en tournant la pointe rivetée du côté de la paume de Carlston. Ses doigts crispés glissèrent dans la main offerte un objet lourd et arrondi fixé à la pointe de l'éventail. Malgré son indifférence étudiée, l'œil exercé du comte décela dans sa bouche tendue et sa mâchoire serrée une appréhension mêlée de fureur. Cette fille avait l'esprit vif et

essayait diverses tactiques possibles. Il sentit son espoir grandir.

D'une chiquenaude, il déploya les baguettes d'ivoire sculptées. Il tenait dans le creux de ses doigts, à l'abri des regards, le secret de la jeune fille.

– Quel éventail magnifique, dit-il en feignant d'examiner la scène bucolique peinte sur l'ivoire verni.

Attaché au rivet par un petit ruban bleu, il découvrit un portrait miniature de sa mère, lady Catherine. Seigneur, pas étonnant qu'elle l'ait caché ! Elle s'apprêtait à paraître en présence de la reine avec un souvenir appartenant à une femme soupçonnée de haute trahison. Sans compter l'objet dissimulé dans le cadre doré : la lentille de Vigilante de lady Catherine. Quand il avait commencé sa formation, elle la lui avait montrée. À présent, il en possédait une lui-même, cachée dans la montre fixée à sa taille par une chaîne. La jeune fille savait-elle ce qui pendait au bout de ce ruban ? Ce n'était pas certain. De toute façon, elle ne resterait pas longtemps en sa possession. Carlston allait voir comment elle affrontait les événements inattendus.

Levant les yeux, il fit une pause afin que tous attendent ce qu'il allait dire. La jeune fille était aussi immobile qu'un lièvre cerné par des chiens. Sortant

son petit couteau de sa gaine, il le fit glisser sur sa paume.

– Vous l’a-t-on présenté comme un authentique vernis Martin ? demanda-t-il.

Cette question eut l’effet désiré : la tante se raidit avec indignation. Tandis qu’elle s’apprêtait à protester, il inclina sa main de façon à couper le ruban avec la lame de verre aussi fine qu’un rasoir. Puis il referma ses doigts sur l’objet ainsi détaché.

– Sachez que cet éventail lui a été offert par son oncle, le vicomte Pennworth, lança-t-elle d’un air pincé.

– C’est un beau cadeau.

Après avoir rengainé le couteau, il tendit l’éventail à lady Helen. Quant à la miniature, il l’avait déjà dissimulée dans son autre main. Il observa la réaction de la jeune fille.

Elle baissa vivement les yeux, déglutit, serra les doigts autour de l’éventail fermé. Rien d’autre. Quel sang-froid ! Et le regard qu’elle lui lança était impénétrable. Il faillit sourire, mais résista à l’envie de manifester leur complicité. L’espace d’un instant, elle parut furieuse. Elle avait vu son air amusé. Le masque qu’il arborait n’était pas à toute épreuve, finalement.

– Je crois que nous devons laisser la place aux autres personnes désireuses de faire votre

connaissance, lady Helen, dit-il en s'inclinant. Ç'a été un plaisir.

– Lord Carlston, j'espère que nous aurons l'honneur de votre visite, lança-t-elle alors qu'il allait se retirer avec adresse.

George, qui s'inclinait à son tour, se figea en haussant les sourcils devant l'audace de la jeune fille.

– Pouvons-nous compter sur vous demain ? insista-t-elle sans prêter attention à l'agitation horrifiée de sa tante. Puisque vous êtes de la famille...

Cette petite maligne était en train de le battre avec ses propres armes.

– Helen ! s'écria lady Pennworth.

Elle était presque tremblante devant une telle entorse à la bienséance. Et aussi, sans doute, à l'idée de poursuivre des relations avec lui.

– Puisque je suis de la famille, lady Helen, je serai ravi de vous voir demain. Mr Brummell aussi.

La tante ne pouvait refuser une visite matinale de Beau Brummell.

George répondit vaillamment à l'appel de son ami.

– Oui, ce sera un plaisir, milady. À demain, donc.

– À demain, répéta faiblement lady Pennworth.

Les deux hommes se retirèrent. La foule s'écartait devant ces deux personnages célèbres, chacun pour des raisons bien différentes.

– Vraiment, William! s'exclama George d'un ton affligé. Une visite demain? J'avais prévu de me rendre chez Hoby pour une nouvelle paire de bottes.

– Lady Helen veut récupérer sa miniature, répliqua Carlston.

Il ouvrit sa main. George fit la moue.

– Cet objet est-il ce que je pense?

Carlston acquiesça de la tête en refermant ses doigts sur le portrait.

– Cela signifie-t-il qu'elle possède les talents de sa mère?

– Peut-être, répondit Carlston, qui avait entendu l'espoir dont vibrait la voix de son ami.

Tandis qu'il glissait le minuscule cadre doré dans la poche de son gilet, au côté de sa montre, il regarda lady Helen par-dessus son épaule. À travers la masse ondoyante des plumes d'autruche, la jeune fille l'observait, la mâchoire serrée, l'air rebelle. Sa main était crispée sur son éventail, avec lequel elle brûlait manifestement d'envie de l'assommer.

– J'en saurai davantage après notre visite de demain. Du moins, si vous réussissez à détourner l'attention de sa tante, en me laissant seul un moment avec la petite.

George hocha la tête.

– Considérez l'affaire comme faite.

Il désigna Solanski d'un geste, qui s'était libéré de lady Conyngham et s'avancait vers eux d'un air résolu.

– Apparemment, c'est vous sa cible, et non lady Helen. Que faisons-nous ?

Le comportement de Solanski était déconcertant. Si jamais il avait l'intention de le tuer, il serait difficile d'imaginer un assassin plus maladroit. Non, il devait avoir autre chose en tête.

En regardant à la ronde dans le salon d'apparat, Carlston sentit un doute terrible s'emparer de lui. Il y avait tant de diplomates parmi les invités : le *chargé d'affaires** américain, arborant un sourire émerveillé, les ambassadeurs d'Espagne et de Turquie, nettement plus blasés, qui conversaient avec leurs homologues des royaumes de Sardaigne et de Naples. Et il ne s'agissait que de ceux qu'il reconnaissait. La présentation à la reine avait attiré le grand monde au palais de Saint-James. Solanski avait-il l'intention de se suicider ? Voulait-il faire éclater ce feu d'artifice d'énergie éblouissant qu'était la mort d'un Abuseur, et mettre ainsi fin au secret de l'existence de ses pareils ?

Carlston remua légèrement son poignet contre son flanc, de façon à faire glisser le couteau dans sa main.

Mais quelle serait l'utilité d'un tel geste ? Même

s'ils n'avaient aucune solidarité entre eux, les Abuseurs avaient en commun le désir de survivre, comme n'importe quelle créature terrestre. Si Solanski attirait sur eux l'attention du public, ils se feraient massacrer dans l'hystérie qui s'ensuivrait, de même que d'innombrables humains.

L'espace d'un instant, Carlston se sentit rassuré. Son soulagement ne dura pas, cependant. Il ne comprenait toujours pas pourquoi Solanski le cherchait.

– Nous allons improviser, déclara-t-il.

– Parfait, approuva George d'un ton pince-sans-rire. J'avais oublié combien la vie était excitante avec vous.

Portant son monocle à son œil, il regarda l'Abuseur approcher.

– Lord Carlston, dit Solanski en s'inclinant et en claquant des talons comme un soldat, quel plaisir de vous revoir. Veuillez me pardonner de causer affaires dans une fête aussi brillante, mais j'ai des informations qui pourraient vous être utiles.

Carlston affronta son regard tranquille. Ses sens exceptionnellement développés lui permirent de percevoir l'énergie dont était gorgé le corps du Polonais. Bien entendu, il ne lui avait jamais été présenté. Il pourrait le mettre au pied du mur en niant leurs prétendues relations. Toutefois, la possibilité d'obtenir des informations l'arrêta. Les Abuseurs

n'avaient guère l'habitude d'entrer en contact avec leur ennemi.

S'inclinant légèrement, il répliqua :

– Comte Solanski, je suis ravi de vous revoir.

Le Polonais poussa un soupir de soulagement.

– Puis-je vous présenter Mr Brummell, ajouta Carlston.

Les deux hommes s'inclinèrent.

Carlston effleura le manche en bois lisse du couteau qui était encore glissé dans sa main.

– En quoi consistent ces informations ?

– Je ne puis les confier qu'à vous, milord. Peut-être pourrions-nous nous rendre dans un endroit plus discret ?

George prit un air inquiet. Il avait raison, bien sûr. Cette proposition avait toutes les allures d'un piège. Cependant, il serait possible d'attirer ainsi Solanski sur un terrain plus sûr. Cela vaudrait d'autant mieux que le prince régent devait faire une apparition.

– Ce que j'ai à dire vous intéressera, ajouta Solanski.

Carlston dut s'avouer que sa curiosité était éveillée.

– Savez-vous où se trouve la chapelle royale ?

– Oui.

– Je vous rejoindrai là-bas.

La chapelle était à l'ouest de l'entrée principale du palais. Elle serait déserte en ce jour de festivités profanes. Et elle était pleine de bois et de pierre, deux excellents isolants...

Après s'être incliné, Solanski s'éloigna en se frayant un chemin vers le centre des trois portes menant au grand escalier. Lui aussi semblait n'avoir aucune envie de témoins.

– William, croyez-vous que cela soit sage ? demanda George à voix basse.

– Qu'est-ce que la sagesse a à voir avec cette histoire ?

George fronça les sourcils.

– Je vais vous accompagner.

Réconforté par cette offre, Carlston pressa un instant l'épaule de son ami. Il était agréable d'avoir de nouveau à son service toutes les ressources du Club des mauvais jours. Cela dit, George ne serait pas dans son élément en cas d'affrontement.

– Non, je compte sur vous pour faire en sorte que les événements n'amènent aucune...

Il s'interrompit pour observer le *beau monde** autour d'eux.

– ... aucune révélation inopportune. Je vais passer prendre Quinn en chemin.

Il attendit que George acquiesce à contrecœur, puis il s'avança dans la foule compacte. Les lourdes

jupes à panier reculèrent et les hommes s'écartèrent sur son passage. Être un paria avait ses avantages.

Sa mauvaise réputation avait beau faciliter sa progression, il mit un certain temps à rejoindre le grand escalier, lequel était envahi par les badauds émerveillés, les invités pris dans la cohue se dirigeant vers les salons d'apparat et les soldats de la garde s'efforçant de maintenir l'ordre. Solanski devait s'être avancé avec virtuosité ou avoir pris un autre chemin, car Carlston ne l'aperçut ni sur les marches ni dans le couloir menant aux jardins.

Dehors, devant le portique de la façade du palais, il sortit sa montre à tact. Le boîtier recouvert d'émail bleu était serti de douze diamants correspondant aux heures. Au centre, une flèche incrustée de diamants était reliée au mécanisme intérieur. Carlston pouvait savoir l'heure dans l'obscurité, en déterminant au toucher la position de la flèche par rapport au cercle de pierreries. Un bouton situé sur le côté ouvrait le couvercle émaillé, révélant ainsi une montre normale à utiliser dans la journée. Carlston souleva ce couvercle, mais pas pour regarder l'heure. Il poussa vers la gauche puis vers la droite une sorte de minuscule levier caché au fond de la face interne. La montre pivota sur son axe, de façon à laisser trois prismes à monture d'or

surgir du mécanisme. Deux d'entre eux étaient en verre robuste, et le troisième en spath d'Islande. Il les emboîta en les alignant, avec le spath au centre. Cette application des célèbres prismes lumineux de Newton permettait d'obtenir une lentille de Vigilant.

Dissimulant cette lentille dans sa main fermée, il descendit les marches et s'avança sous le soleil éclatant de l'après-midi. Il allait d'abord chercher Quinn, après quoi ils iraient retrouver Solanski dans la chapelle.

Une contradiction étrange l'avait toujours frappé. Dans la bibliothèque de son château, il possédait des centaines de chroniques où ces créatures étaient qualifiées de démons. Pourtant, il n'en avait jamais vu une seule se troubler à l'idée d'entrer dans un sanctuaire ou d'affronter quelque vénérable exorcisme.

Quinn l'attendait près de sa voiture. Ses larges épaules reposaient contre la paroi lustrée du véhicule. Autour de lui, d'autres domestiques regardaient bouche bée le dessin barbare des lignes et des volutes tatouées sur son visage à la peau sombre. Quinn les ignorait avec une désinvolture apparente, mais Carlston savait qu'il était prêt à affronter aussi bien leur curiosité qu'une éventuelle attaque.

À l'approche de Carlston, il se redressa et les

curieux se dispersèrent en direction de leurs propres équipages.

– Un problème, milord ? demanda-t-il en inclinant la tête.

Étant depuis sept ans le Terrène de Carlston, c'est-à-dire à la fois son garde et son assistant, il était sensible à la moindre de ses expressions.

– J'ai été abordé par un Abuseur, qui m'a proposé des informations. Il s'agit très probablement d'un piège.

– Et vous avez l'intention d'y aller ? s'enquit Quinn d'un ton impassible.

Il rejoignit Carlston – manifestement, il n'attendait pas de réponse. Ils s'étaient souvent mis dans des situations bien plus périlleuses, sur le continent.

– Peut-être possède-t-il vraiment des informations. Quinn poussa un grognement.

– Il ne racontera que des mensonges.

Lui lançant un regard de côté, il ajouta d'un ton pince-sans-rire :

– Leur nom nous dit tout.

Cette vieille plaisanterie fit sourire Carlston.

Ils traversèrent d'un bon pas les diverses cours intérieures du palais. Le comte fut soulagé de voir le nombre des curieux diminuer rapidement à mesure qu'ils s'éloignaient des salles de réception. Quinn alla inspecter Colour Court, la cour la plus

proche du sanctuaire, mais tout était tranquille, de sorte que Carlston le précéda sous le dernier porche menant à la chapelle royale.

L'entrée du petit sanctuaire était encore dans l'enceinte du palais, mais le mur du fond de l'édifice bordait Cleveland Row, près de Saint-James's Street, et le vacarme des voitures dans cette rue animée était assez fort pour que Carlston l'entende. Parfait. Si la situation dégénérait dans la chapelle, le bruit de la rue serait pratique pour en couvrir d'autres.

Les deux battants de la porte de chêne étaient fermés. Il tendit son bicorné à Quinn, puis sortit son épée de cérémonie en céramique.

– Je suis prêt ! lança-t-il.

Quinn retrouva l'un des lourds battants. Carlston regarda à l'intérieur, attentif au moindre piège.

La chapelle était sombre et fraîche. Elle n'était éclairée que par trois hautes fenêtres et un rayon de soleil passant par la porte entrebâillée. Le célèbre plafond en bois était décoré d'octogones et de croix sculptés, dont les contours peints en blanc ressortaient avec force. Une rangée de bancs bordait chaque mur. Ils étaient séparés par une unique allée centrale. La tribune royale se dressait contre le mur de gauche, en face de la chaire et du rectangle obscur d'une porte ouverte donnant sur une sacristie. Si sa mémoire était bonne, cette sacristie

avait aussi une porte s'ouvrant sur la rue. Encore une issue en cas d'urgence.

– Entrez donc, lord Carlston ! s'écria Solanski. À moins que vous n'ayez l'intention de rester sur le seuil ?

L'Abuseur était près de la chaire, au côté d'un homme plus frêle vêtu de noir. Un prêtre. Ou plutôt, un otage.

Sans prêter attention au sarcasme du Polonais, Carlston porta à son œil sa lentille de Vigilant et regarda à travers les prismes alignés. Le corps du prêtre était entouré du faible halo de lumière bleu pâle propre aux humains. À côté de lui, le corps de Solanski, baigné d'une lueur d'un bleu éclatant, frémissait au rythme des pulsations d'un long fouet énergétique surgissant de son épaule gauche. Il n'y avait qu'un fouet, mais il mesurait plus d'un mètre de long et semblait chargé d'énergie. Le prêtre gratta distraitement son épaule maigre, sans savoir que sa démangeaison était due au fouet meurtrier s'incurvant au-dessus de lui.

– Bon sang ! jura tout bas Carlston.

La distance entre l'Abuseur et lui était trop grande. Si Solanski attaquait le prêtre, le Vigilant ne pourrait pas intervenir assez vite.

– Combien de fouets ? chuchota Quinn en se préparant au combat.

– Un seul.

Même ainsi, il serait difficile de s'en tirer avec, en tout et pour tout, un couteau de verre et une épée en céramique. Après avoir dissimulé de nouveau les prismes et le mécanisme dans le boîtier, Carlston glissa dans sa poche la montre, dont le métal cliqueta contre la miniature de la jeune fille.

– Est-ce votre fidèle Quinn, derrière vous ? lança Solanski en se rapprochant du prêtre. Je me permets d'insister pour qu'il reste dehors, milord.

Quinn semblait incertain, mais Carlston le congédia d'un geste. Il ne pouvait risquer la vie du prêtre.

– Quinn ne s'en mêlera pas, assura-t-il.

Il s'avança dans la chapelle, en laissant la porte se refermer avec un bruit sourd entre son Terrène et lui-même.

Solanski désigna d'un geste le prêtre.

– Permettez-moi de vous présenter le révérend Alexander.

– Milord.

Le prêtre s'inclina. Son visage était aussi menu que son corps.

– Le comte Solanski me dit que vous vous intéressez tous deux à l'histoire de cette chapelle.

Son ton était dubitatif, mais il continua :

– Je dispose d'une brochure que vous devriez

trouver éclairante. Le plafond au-dessus de nos têtes, par exemple, est attribué à Holbein.

– Révérend, laissez-nous, ordonna Carlston.

Il banda ses forces, prêt à bondir avec la rapidité surhumaine d'un Vigilant.

– Comte Solanski, je vous jure que si vous lui faites du mal...

– Me faire du mal ? s'exclama le prêtre en se raidissant. Que voulez-vous dire ?

– Sortez, révérend ! rugit Carlston. Tout de suite !

Peut-être Dieu veillait-il vraiment sur les siens, car le petit homme sursauta, comme si Carlston avait tiré un coup de feu sur lui, et s'esquiva en hâte par la porte de la sacristie.

Solanski ne bougea pas.

– Je n'avais pas l'intention de m'en prendre à lui, dit-il doucement.

Carlston réprima l'instinct guerrier qui enflammait son sang.

– Vous avez formé un fouet long de plus d'un mètre, répliqua-t-il en remontant l'allée avec lenteur. D'après mon expérience, c'est le signe d'une intention bien arrêtée.

Il s'arrêta quand un seul banc le sépara de la chaire.

– Votre réputation vous précède, milord. Il serait stupide de ma part de venir sans défense.

- C’est vous qui m’avez abordé. Que voulez-vous ?
- Je suis venu conclure un marché.
- Avec un fouet prêt à frapper ? ironisa Carlston.

Solanski s’avança jusqu’au milieu de l’allée. La faible lumière faisait briller ses cheveux blonds. Il se donnait de l’espace.

D’un air négligent, Carlston appuya sa main contre la porte du banc près de lui, qui s’ouvrit légèrement. Cette rangée de portes battantes pourrait constituer un véritable rempart isolant.

Solanski prit une profonde inspiration.

– Je vais décharger mon énergie dans le sol, si vous me jurez sur l’honneur de m’écouter sans m’attaquer.

Il voulait décharger son énergie ? Carlston l’observa. À quel jeu jouait-il ? Il n’avait encore jamais rencontré un Abuseur désireux de négocier, et encore moins prêt à s’affaiblir volontairement en gage de bonne foi.

- Eh bien, faites-le.
- J’ai votre parole de gentilhomme ?

Carlston avait-il envie de prendre un engagement aussi solennel ? Mais il ne pouvait laisser passer une telle occasion d’avoir des informations.

Brandissant son épée en céramique, il la posa au coin du banc.

- Vous avez ma parole. Je ne vous attaquerai pas.

Solanski hocha la tête, s'accroupit et plaqua ses mains sur le sol. Carlston n'eut pas besoin de sa lentille pour voir l'énergie s'enfoncer dans le sol. Sous la puissance du choc, pierres et carreaux s'envolèrent en tourbillonnant. Il se baissa, tandis que les débris retombaient en heurtant les bancs de bois avec un fracas évoquant des roulements de tambour. La poussière qui s'éleva dans l'air sembla donner forme aux rayons de soleil éclairant le revêtement dévasté. Des effluves de décombres crasseux se mêlèrent à l'odeur étrangement fraîche qui suivait la foudre.

Carlston retint son souffle. Il s'attendait à entendre des cris d'alarme, mais tout resta silencieux.

– Personne n'a pu se douter de quoi que ce soit, déclara Solanski en se relevant et en brossant sa veste de soie verte. Le sol a absorbé la plus grande partie du bruit.

Carlston se redressa. Il se sentait loin de tout terrain connu. Un mouvement imperceptible dans la sacristie attira son attention. Le prêtre les observait de derrière la porte, les mains plaquées sur sa bouche. Au moins, il avait assez de bon sens pour rester où il était.

Sortant sa montre, Carlston assembla adroitement sa lentille, qu'il porta à son œil. Les trois prismes lui confirmèrent que l'énergie de Solanski

avait perdu l'éclat violacé indiquant qu'il était rassasié, pour se réduire au simple halo bleu pâle d'un être humain. Et le fouet avait disparu.

– Nous avons donc tous deux tenu parole, dit Carlston en rangeant son instrument dans le boîtier avant de le glisser dans sa poche. Quel marché proposez-vous ?

Solanski s'humecta les lèvres.

– Plusieurs de mes semblables m'ont chargé de vous parler.

– Vos semblables n'agissent jamais en commun.

– C'est vrai, admit Solanski. Ce genre d'accord ne nous est pas naturel. Néanmoins, si les siècles passés à vivre dans des corps de chair nous ont appris quelque chose, c'est la valeur de la coopération.

Carlston serra sa main sur le rebord lisse du banc. Le Club des mauvais jours n'avait certes pas besoin que les Abuseurs se mettent à coopérer.

– Eh bien, que voulez-vous me dire ?

– Vous avez la réputation de maintenir le Pacte avec autant de rigueur que d'équité. Est-ce toujours le cas ?

– Bien sûr. Tout Vigilant s'y engage par serment.

– Pourtant, l'un des vôtres ne respecte pas le Pacte et nous tue sans s'en tenir à nos conventions. Tout ce que nous voulons, c'est vivre en paix. Voici

donc le marché que je vous propose, lord Carlston. Je vous demande d'intervenir pour mettre fin aux agissements de cet homme. En échange, je vous fournirai des informations sur votre club et sur le danger qui le menace.

– Qui donc enfreint le Pacte ?

Solanski le regarda droit dans les yeux.

– Votre collègue Vigilant, Samuel Benchley.

Carlston eut un rire bref.

– Voilà qui ne cadre pas avec l'homme que je connais.

Cependant, George avait lui-même insinué que quelque chose n'allait pas chez son vieil ami.

– Je vous assure que je dis la vérité, milord, déclara Solanski. Et il est également vrai que Benchley tue aussi des humains.

Cette fois, il était sûr que Solanski mentait.

– C'est ridicule. Nous ne pouvons conclure un marché dans ces conditions.

– Demandez à vos collègues de vous parler des événements de la route de Ratcliffe.

– N'essayez pas de rendre Samuel Benchley responsable de cette horreur. Je vous assure que je ne vous croirai pas une seconde.

Les meurtres de Ratcliffe Highway étaient la pire boucherie qu'ait connue Londres depuis quelque temps. Sept innocents avaient été massacrés chez

eux, assommés à coups de maillet sans mobile apparent. L'un d'eux était un bébé.

– Je vous répète que Benchley est le coupable et que vos collègues le savent. Il y a quelque chose de pourri au cœur de votre cher Club des mauvais jours, lord Carlston.

– Pourquoi aurait-il commis un crime aussi atroce ?

– Il croit se préparer à affronter un Abuseur Suprême.

Carlston fit un pas en avant. Peut-être avait-il une chance d'entendre maintenant de vraies informations.

– Un Abuseur Suprême est arrivé en Angleterre ?

– Il paraît que oui.

– Qui est-ce ?

– Je l'ignore.

Carlston secoua la tête – ce n'était pas une réponse. Mais Solanski ouvrit les mains pour attester sa sincérité.

– Un Abuseur Suprême a plus d'un visage. Je vous jure sur la vie de ma progéniture, et donc sur ma propre existence, que j'ignore son identité.

Le Polonais éclata d'un rire caverneux.

– Vous n'imaginez pas ce qui vous attend. Un Abuseur Suprême n'a rien à voir avec nous. J'ai entendu vos pareils être qualifiés de *lusus naturae*

à cause de leur rapidité et de leur force, qui font d'eux nos égaux. Eh bien, un Abuseur Suprême est notre *lusus naturae*. Si les humains normaux sont faibles et lents comparés à vous, nous le sommes, nous, comparés à lui. Pouvez-vous concevoir une telle puissance? Êtes-vous prêts à la combattre?

– Écartez-vous, mon brave, je veux entrer!

C'était la voix d'une femme, de l'autre côté de la porte en chêne. Bon sang, ils avaient de la compagnie!

– Lady Drummond, je vous en prie! lança Quinn. Il y a eu un accident dans la chapelle. Elle n'est pas sûre.

La femme était l'une des plus dévotes de la cour.

– Tiendrez-vous parole, lord Carlston? demanda Solanski en contournant le trou dans les dalles pour se diriger vers la sacristie. Empêcherez-vous Benchley de continuer?

– Je vais me renseigner, déclara Carlston.

Solanski hocha la tête et jeta un dernier regard à Carlston. L'espace d'un instant, son visage prit cette impassibilité étrange, anormale, qui en effaçait toute l'humanité. Puis il se radoucit en une expression de bonhomie souriante. Accélérant le pas, il franchit la porte de la sacristie et passa devant le petit prêtre, qui brandit sa croix en se plaquant contre le mur.

Carlston s'adossa au banc, épuisé. Croyait-il Solanski ? Peut-être s'agissait-il d'une des ruses subtiles des Abuseurs pour miner de l'intérieur le Club des mauvais jours. Toutefois, si un Abuseur Suprême était arrivé, aussi puissant que le prétendait Solanski, il faudrait nettement plus que l'unité des membres du club pour le vaincre. Seul un Vigilant Suprême pourrait y parvenir.

La porte de chêne s'ouvrit brusquement, projetant un rayon de soleil sur le sol ravagé.

– Seigneur !

Lady Drummond se tenait sur le seuil. La soie dorée de sa robe resplendissait dans la lumière vive.

– Que s'est-il passé ici ?

Carlston se redressa puis s'inclina.

– Les fondations se sont malheureusement effondrées, répondit-il d'une voix enrouée. Vous ne devriez pas rester là, lady Drummond, pour votre propre sécurité.

Elle le regarda un instant sans aménité puis recula. La porte se referma, on entendit s'éloigner sa voix stridente exprimant sa stupéfaction.

– Effondrées ?

Le prêtre avait rejoint Carlston et contemplait le trou dans le sol comme si c'était une entrée de l'enfer.

– J'ai vu ce qui s'est passé, milord. Quelle était cette créature ?

– Il me semble préférable que vous vous en teniez à la version de l'accident, révérend. Je connais votre évêque, et il sera d'accord avec moi. Bien entendu, je vous dédommagerai pour la chapelle.

Carlston tira l'épingle en diamant plantée dans les plis de sa cravate. Elle devait représenter au moins deux années des revenus du petit prêtre.

– Tenez, prenez ceci. Pour vous.

Le révérend hésita, puis tendit la main vers l'épingle.

– Ce sera pour les pauvres, lança-t-il d'un ton farouche.

– C'est très louable de votre part, murmura Carlston.

Mais l'hésitation puis la fermeté inattendue du petit homme lui avaient plu.

Tout en tenant l'épingle à distance, le prêtre demanda :

– Savez-vous à quelles puissances diaboliques vous avez affaire, milord ?

– Ce n'est pas ce que vous croyez, répondit Carlston.

Avec lassitude, il songea qu'il n'en était pas si sûr. Il pressa sa main contre son front.

Le prêtre se signa.

– Vous a-t-il blessé ?

– Non.

Seigneur, si Solanski disait vrai, il ne pouvait faire confiance à personne au ministère de l'Intérieur. Mais c'était certainement un mensonge.

Le prêtre s'approcha de lui.

– Je prierai pour votre âme, milord.

Carlston se redressa et ramassa l'épée. Rejoignant d'un pas raide l'entrée de la chapelle, il ouvrit la lourde porte. Le soleil éclatant lui fit mal aux yeux.

Il se retourna en clignant des paupières pour regarder la silhouette solitaire sur l'allée de la chapelle obscure.

– Ne priez pas pour moi, révérend. C'est pour une jeune fille que vous devez le faire. Priez pour qu'elle soit digne de tout ce qu'on attend d'elle.

– Quelle jeune fille ?

Carlston sortit de la chapelle et laissa la porte se refermer dans son dos.

– Lady Helen Wrexhall, dit-il à voix basse. Priez pour lady Helen Wrexhall.

L'auteure

ALISON GOODMAN est l'auteure de la suite en deux volumes *Eon* et *Eona*, qui a obtenu un succès international et de nombreux prix. Elle a également publié un roman policier et de science-fiction pour jeunes adultes, *Singing the Dogstar Blues*, et un roman pour adultes, *A New Kind of Death*. Récipiendaire de la bourse d'écriture de l'université de Melbourne, elle est titulaire d'une maîtrise de lettres, et écrit une thèse d'histoire sur l'époque de la Régence.

Retrouvez-la sur son site www.alisongoodman.com.au, sur Twitter @AlisonGoodman, et sur Pinterest : www.pinterest.com/alisongoodman/

Elle vit à Victoria, en Australie, avec Ron, son mari, et Buckley, leur adorable chien de sauvetage voleur de chaussettes.

Du même auteur chez Gallimard Jeunesse

PÔLE FICTION

Eon

1. *Eon et le douzième dragon*
2. *Eona et le Collier des Dieux*

Lady Helen

1. *Le Club des mauvais jours*

GRAND FORMAT LITTÉRATURE

Eon

1. *Eon et le douzième dragon*
2. *Eona et le Collier des Dieux*

Lady Helen

1. *Le Club des mauvais jours*
2. *Le Pacte des mauvais jours*
3. *L'Ombre des mauvais jours*

LADY HELEN
Tome 1
Le Club des mauvais jours

Londres, avril 1812. Lady Helen Wrexhall s'apprête à faire son entrée dans le monde. Bientôt, elle sera prise dans le tourbillon des bals avec l'espoir de faire un beau mariage. Mais d'étranges faits surviennent qui la plongent soudain dans les ombres de la Régence : une bonne de la maison disparaît, des meurtres sanglants sont commis et Helen fait la connaissance de lord Carlston, un homme à la réputation sulfureuse. Il appartient au Club des mauvais jours, une police secrète chargée de combattre des démons qui ont infiltré toutes les couches de la société. Lady Helen est dotée d'étranges pouvoirs mais acceptera-t-elle de renoncer à une vie faite de privilèges et d'insouciance pour basculer dans un monde terrifiant ?

LADY HELEN
Tome 2
Le Pacte des mauvais jours

Brighton, été 1812. Chassée par son oncle, lady Helen a trouvé refuge dans la station balnéaire à la mode. Déguisée en homme, elle s'entraîne avec lord Carlston à développer ses étranges pouvoirs. Lorsque, au cours d'une soirée mondaine, elle croise le duc de Selburn, Helen se retrouve au cœur de la rivalité entre les deux hommes. Mais ses propres sentiments ne pèsent guère au regard des intérêts du Club des mauvais jours. L'un de ses membres éminents est venu lui confier une mission très délicate...

LADY HELEN
Tome 3
L'Ombre des mauvais jours

Bath, décembre 1812. Lady Helen prépare son mariage avec le duc de Selburn, mais son esprit est ailleurs : sa mission de Vigilant Suprême n'est pas encore accomplie. Cette double vie met la jeune femme au supplice. Non seulement elle doit résister à ses sentiments pour le charismatique lord Carlston, mais elle doit aussi maîtriser ses nouveaux pouvoirs. Et la confrontation finale avec leur grand ennemi, l'Abuseur Suprême, est imminente...

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles,
renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois
provenant de forêts gérées durablement.

Mise en pages : Maryline Gatepaille

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
Dépôt légal : juin 2019

Imprimé en Espagne par Novoprint (Barcelone)
Offert par Gallimard Jeunesse. Ne peut être vendu.

UN TEXTE INÉDIT
DE ALISON GOODMAN

Lord Carlston raconte
sa rencontre avec Lady Helen.

TOME 1



TOME 2



TOME 3



Offert par les Éditions Gallimard Jeunesse.

Traduit de l'anglais par
Philippe Giraudon

GALLIMARD JEUNESSE

Illustration : Antonin Faure